

# CHEFDEVILLE

Je me voyais déjà...



elias

# DOUNOVETZ

le dilettante





*Je me voyais déjà...*

## DU MÊME AUTEUR

*L'Atelier d'écriture*, Le Dilettante, 2009

*Odyssée Odessa* (sous le nom de Serguei Dounovetz),  
Fleuve Noir, 1999 ; Le Dilettante, 2012

*Moviola* (sous le nom de Serge Dounovetz),  
Le Dilettante, 1994



Chefdeville

*Je me voyais déjà...*

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6<sup>e</sup>

Photo de couverture: © Louis Monier  
© le dilettante, 2012  
ISBN978-2-84263-699-9



*À Marie-Christine Berthézène,  
ma mie, la fille du boulanger.*



J'avais programmé le radio-réveil tôt le matin, mais c'était inutile, je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. La veille, Aline avait pris ses cliques et ses claques et j'entendais encore le bruit décroissant des roues de sa Samsonite sur le carrelage à damier. Elle m'avait lâché sans filet au moment le plus inopportun. Et ce n'était pas une formule toute faite, une figure de style pour faire trapéziste. Je venais de me fader un mois d'hôpital suite à une mauvaise chute, un accident très bête. Alors que j'étais la partie supérieure d'une affiche annonçant la tournée d'été de Dany Brillant, j'avais réalisé un peu tard que je n'avais pas le bras assez long, ce qui n'était pas une découverte en soi. Et j'avais basculé par-dessus le garde-fou de la nacelle, avant de me réveiller immobilisé sur un lit d'hôpital.

– Tu n'as même pas tenu deux minutes en haut de

l'affiche, s'était moquée Aline en dessinant une tête de mort sur mon plâtre.

– Pourtant, je ne lui faisais pas beaucoup d'ombre à Dany Brillant, j'avais répondu à ma gonzesse replète.

– Va savoir, avec ton bide, avait-elle rétorqué.

Une chose était sûre, Aline ne m'avait pas planté à cause de mon ventre. Quand on a posé pour Botero, on ne peut décemment pas rejeter les rondeurs de l'autre. Pour couronner le tout, avant de se faire la valise, elle avait barboté mon paquet de Samson et fini la dernière dose de café. Et ça, ce n'était pas vraiment fair-play. Découvrir un dimanche matin que l'on n'a plus de copine, plus de café, plus de tabac à rouler, ça commence à peser dans la vie d'un intermittent du spectacle en passe d'être radié par les Assedic. Mais à la guerre comme à la guerre, je mis de l'eau dans ma Krups asthmatique en utilisant le filtre usagé de la veille. Le caoua avait la couleur du thé mais ce n'était pas du thé, pas même un ersatz de café, c'était juste imbuvable. Je me forçai pourtant à avaler la mixture, histoire d'avoir quelque chose de chaud dans le buffet, en essayant d'imaginer mon existence sans spectacle. Mais j'avais beau tourner l'hypothèse dans tous les sens, j'arrivais toujours au même constat. La vie sans ce cirque ne m'intéressait pas, pire, elle m'était tout bonnement intolérable.

J'avais obtenu mon statut d'intermittent du spectacle par accident, quelques années plus tôt, en postulant comme figurant pour *Les Amants du Pont-Neuf*, le film de Carax. En me rendant sur le lieu du tournage,

je n'imaginai pas une seconde que cela puisse devenir mon métier. Dix ans à user ma Fender Mustang dans les MJC en hurlant un mix entre Jean-Patrick Capdevielle et Joan-Pau Verdier, avec pour seul capital un quarante-cinq tours autoproduit, prédisposaient à garder la tête froide. Ma stratégie de départ se bornait donc à décrocher quelques cachetons pour survivre, une mission d'interim chez les enfants de la balle, ni plus ni moins. Mais l'estime non négligeable que j'accordais à ma personne changea rapidement mes plans. À peine entré dans l'arène, je visais déjà le statut d'intermittent comédien, la crème dans le métier. Je m'imaginai très bien débiter en silhouette avantageuse avant de m'imposer comme silhouette incontournable. Mais ça ne s'était pas passé comme ça. Ma silhouette de quatre-vingt-quatorze kilos pour un mètre soixante et un n'avait pas eu l'approbation de la directrice de casting. En revanche, il y avait pénurie de gros bras pour décharger les latrines mobiles prévues sur le site du Pont-Neuf reconstitué. Pragmatique, j'avais provisoirement revu mon plan de carrière à la baisse et accepté ce poste un cran au-dessous. C'est ainsi que j'avais gagné à la force des poignets mon statut d'intermittent technicien, en l'occurrence celui de machino. Je n'étais pas amer, l'important, pour moi, était que les portes du cinéma se soient entrouvertes, même si c'étaient celles des chiottes...

Depuis, je cachetonnais dans les théâtres, les festivals d'été et les tournées des dinosaures du siècle passé.

Mais aujourd'hui, j'avais deux problèmes de taille. Depuis ma dégringolade en bas de l'affiche et ma retraite forcée loin des feux de la rampe, j'avais un peu forci et je n'arrivais plus à fermer le Zip ventral de mon Perfecto. Et surtout, la date anniversaire qui était surlignée sur la couverture de mon carnet à souche d'intermittent du spectacle se rapprochait inexorablement, alors que je n'avais pas encore atteint mes cinq cent sept heures de taf pour bénéficier du chômage pendant mes périodes de carence. Le compte était simple, il ne me restait plus que quinze jours pour combler mon déficit, avant de reprendre mon ancien boulot de maître nageur. Je n'avais pas un radis de côté pour espérer racheter quelques dates à un intermittent excédentaire, et encore moins la moelle pour demander un arrangement à la hyène de l'Assedic préposée aux dossiers des intermittents en difficulté. À cet instant, je me sentais si démuni que mon vœu le plus cher n'était plus de devenir une Star du rock, mais juste que le téléphone sonne et qu'un régisseur de spectacle me propose du boulot. Depuis l'aube, j'attendais cet appel en écoutant en boucle une cassette des Meteors. *Go Buddy Go* tournait sur le Ghetto-Blaster quand enfin la sonnerie du téléphone retentit. Fébrile, j'attrapai le combiné :

- Oui, allô ! Salut Tartas.
- Chef ? Tu as une drôle de voix, je ne te réveille pas ?
- Non, pas du tout. J'attendais ton coup de fil.
- Je t'ai appelé hier soir, mais il n'y avait personne.

Un intermittent du spectacle sans portable, je voudrais pas dire mais...

Alors dis rien. Il y en a qui n'ont pas de voiture, pas de couteau suisse, pas de télévision, pas de vie affective, pas de poils au fion, pas le jeu complet des clefs à pipe Facom. Eh bien moi, je n'ai pas de portable, c'est mon choix, le choix d'être injoignable, pas de fil à la patte, libre.

– Je sais. Je vais remédier rapidement à ce manque. Alors? Ça se présente comment?

Petit silence qui ne présageait rien de bon.

– Il y a peut-être une possibilité, mais ça dépend, répondit mon interlocuteur.

J'avais connu mieux comme introduction pour m'annoncer qu'un plan boulot avait foiré. Dépité et fataliste, persuadé que c'était plié, je demandai pour la forme :

– Et ça dépend de quoi?

– Est-ce que tu parles l'anglais?

– ... L'anglais? je fis étonné. V'là aut'chose.

Mais je me repris dans la seconde :

– Bien sûr que je parle anglais.

Comme la majorité des Français, je parlais le rosbif comme une vache ibérique. Mais je savais mieux que personne que dans ce métier, pour durer, il fallait être réactif, disponible et polyvalent. Déjà que je me pénalisais en ne possédant pas de téléphone mobile, si pour avoir ce job, j'étais censé parler la langue à Mick Jagger, alors ça ne faisait pas un pli, je parlais anglais, américain, canadien, australien, gallois, écossais,

irlandais, enfin tous les bleds où les Tuniques rouges avaient exporté leur maudite langue de pute :

– C’est vrai ? me demanda Tartas un chouïa sceptique.

– Tu me demandes si c’est vrai ? Attends, c’est moi qui ai traduit les dernières versions des carnets de chant pour les scouts. J’ai même retravaillé l’adaptation de Dylan pour Hugues Aufray et celle de Leonard Cohen pour Graeme Allwright.

Là, c’était osé, mais comme disait le dicton, plus c’est gros, plus ça passe. Et moi, en la matière, je me posais là.

– Alors tu le parles mieux que l’anglais scolaire ? reprit mon employeur.

– Je veux ! C’est pas trop difficile non plus. Notre anglais scolaire, c’est un peu comme du chinois pour les Angliches. Il est à peine suffisant pour te faire comprendre par un chauffeur de taxi new-yorkais. Et encore, parce que le type, le plus souvent, il est haïtien.

– Ne m’embrouille pas, Chef. Tu parles l’anglais correctement, oui ou non ?

– *Yes, Sir ! Absolutely. I am a cup of tea.*

– Alors, c’est OK, tu embauches dans trois jours. Tu te pointes à huit heures à Grammont et tu demandes Mickey. Tu vois, si j’avais su que tu parlais anglais, tu aurais pu attaquer il y a une semaine. Mais, attends... je pense à un truc. Si ça peut t’arranger, je peux t’envoyer sur la Comédie pour le festival de danse. Il y a une vingtaine de praticables et un



pont à monter, ça joue demain après-midi. Ça te fait démarrer ce matin. Ça te dit ?

Je réprimai ma joie. Le plan que je n'attendais plus avait fonctionné et j'avais même du rabe. Mon statut d'intermittent du spectacle était quasiment sauvé. Je remerciai Tartas en évitant les effusions, c'était pas sa came.

– C'est super. Je sais pas quoi te dire.

– Laisse tomber. Si en te filant du boulot, je contribue à t'aider à écrire, moi, ça me va.

Ce genre d'attitude venant d'un type qui ne me devait absolument rien et à qui je ne pourrais jamais renvoyer l'ascenseur me touchait sincèrement. Avec sa barbe grise, ses tiagues et sa vieille Harley au levier de vitesses sur le réservoir, Tartas était le parrain dans le milieu des machinos du Clapas. Directeur technique des deux plus gros festivals de la ville, il avait une démarche atypique, à l'image de ses équipes composées principalement de marginaux et d'anciens *outlaws*. Il y avait chez lui une dimension sociale et une vision libertaire qui le poussaient à aider les mecs sur la touche. Pour autant, il n'était pas toujours cool, plutôt rêche dans ses rapports. Mais les gars qu'il embauchait, qu'ils soient issus de la rue, de la zonzon ou du camp de gitous d'à côté, se rebarraient tous avec un métier dans les pattes et le statut d'intermittent du spectacle dans la poche. C'était lui qui m'avait mis le pied à l'étrier. Et pourtant, j'étais très mauvais cavalier.



Le vent soufflait par rafales sur l'esplanade, soulevant des nuages de poussière. Armé d'un seau, d'une longue raclette et d'une serpillière, je ratissais large les tapis de danse. La veille, nous avions monté la scène en extérieur, à égale distance entre le théâtre de la Comédie et le nouveau Palais des congrès baptisé le Corum. Une représentation gratuite était prévue l'après-midi dans le cadre du festival de danse. L'équipe était réduite et j'avais été désigné par le régisseur, un type avec qui j'avais eu des différends quelques années auparavant, pour passer la serpillière sur les tapis pendant le spectacle. Ces derniers devaient être nickel pour ne pas que les danseurs chutent ou se blessent. Je m'accordais un break en me roulant un clope entre mes gros doigts, quand Béjart me posa la main sur l'épaule :

– Chef, tu pourras passer un dernier coup, on ne va pas tarder.

J'acquiesçai et grimpai sur le plateau. Étonné, j'observai la marée humaine qui affluait sur la place de la Comédie. Les pas de deux de Maurice avaient déplacé la foule des grands jours. Faussement décontracté, je plongeai ma charpie dans l'eau claire et l'essorai, avant de me lancer. Je connaissais mon affaire par cœur, j'étais le roi de la serpillière. Pour passer cet ustensile sur un tapis de danse, la technique avait son importance. Bien la tordre, mais point trop, une serpillière sèche était aussi efficace qu'une pierre ponce, et un tapis détrempe pouvait être aussi dangereux qu'une patinoire. Alors que je venais de torcher ma partition avec maestria, le régisseur me fit signe d'un geste agacé de quitter le plateau, le Béjart Ballet de Lausanne était prêt. Je sautai au bas de la scène et me dirigeai vers le Grand Café de l'Esplanade qui se trouvait à deux pas. Au passage, je croisai les yeux perçants du chorégraphe qui me souriait, Maurice était un mec cool avec les techniciens. Puis, je m'installai en terrasse et commandai une pression, observant de loin les entrechats des petits rats. Le boulot me permettait d'éviter de trop penser à Aline. À mon troisième demi, je commençai enfin à me détendre. À ma cinquième bière, un début de paix intérieure s'installa en moi, l'existence me parut beaucoup plus acceptable. Le vent s'était calmé et la douce lumière de juin jouait avec les feuilles des platanes. À cet instant, tout me semblait harmonie, du moins jusqu'à ce que le régisseur se pointe dans mon champ de vision. Flottant dans un short découpé dans un jean